

front décoloré par toutes ses gloires et flétri par toutes les souffrances; qu'elle passe, comme une esclave, d'un maître à un autre, de gredin à gredin, sans sonner de son honneur et de sa dignité.

—Mais, pourtant, le drapeau tricolore...

—Amarez là, monsieur. Nos pères n'étaient-ils pas de la vieille Armorique? Pour quel drapeau sont-ils morts? Nos pères n'avaient-ils pas de robustes croyances, n'avaient-ils pas l'âme grande et fière, ne donnaient-ils pas au monde des leçons de grandeur, de respect et de loyauté? Que diraient-ils maintenant s'ils voyaient leurs enfants apostasier, déchirer les pages divines de leur histoire, et arborer le drapeau des renégats?

—Assez, monsieur, assez; ces discours-là ça me gouasse—pardon, monsieur, si je prends le patois de mon métier.—Mille tonnerres! si quelqu'un avait l'audace, dans une fête comme celle-ci, en face de cette église, de hisser le pavillon bleu, on lui dérangierait la carresse.

—Vous resterez donc un peuple sans drapeau?

—Ne sommes-nous pas Canadiens? Notre drapeau, monsieur, c'est l'étendard britannique, le plus noble et le plus fier du monde. Un seul autre a pu porter plus haut les couleurs de la noblesse, de l'honneur et de la civilisation; mais depuis le drapeau de la vieille monarchie française, merveille du monde chrétien, l'étendard britannique a flotté et flotte encore, sur terre et sur mer, le premier, le plus glorieux et le plus respecté de tous. Et voilà le drapeau canadien, le nôtre par conséquent, et nous n'avons pas le droit de nous en choisir un autre. Mais voilà l'heure, messieurs; allons, comme les autres, faire béurr notre barque.

Dans ce patricien village de Lamee, si attaché aux bonnes vieilles coutumes qu'il sera vraisemblablement le dernier village acadien à conserver les mœurs d'autrefois, la fête des barques a une importance toute significative. Ce n'est pas une réjouissance ordinaire, un chômage en l'honneur de quelque saint du calendrier, encore moins un simulacre de ces régates aristocratiques où des yachts légers, fins et rapides se disputent le prix de la vitesse; c'est une fête populaire, nationale, une pieuse et joyeuse solennité, une grandiose et poétique tradition qui doit venir de loin; c'est comme ces jours de prière et de jeu institués par les ancêtres; c'est presque un "Pardon" de la vieille Bretagne. Voyons comme on y apporte la même foi, la même piété et les mêmes réjouissances.

Les embarcations chargées de toute une population de pêcheurs robustes et vaillants, et de villageoises en toilettes à couleurs voyantes, étaient maintenant rangées bord à bord, et formaient une courbe immense au centre de laquelle se balançaient mollement sur son ancre la goélette privilégiée qui portait le curé de la paroisse, debout sur le pont, en habits sacerdotaux, prêts à commencer l'office de la bénédiction. Les marguilliers, anciens et nouveaux, le maître chanteur, le bedeau et les syndics de la paroisse, occupaient des places d'honneur et faisaient demi-cercle en arrière du célébrant. Tout à coup, au dernier son de la cloche, un silence religieux et profond se fit sur les barques et sur la plage; le vieux maître chanteur, d'une voix un peu tremblante mais encore mélodieuse et sonore, entonne un cantique à Marie: *Salut, étoile de la mer!* puis, dans un massif, puissant et solennel unisson, l'hymne s'élève vers la Vierge avec toutes les ardeurs et tous les transports de la foi, de la confiance, de l'allégresse et de l'amour:

*Etoile bénie,
O Vierge Marie,
A toi je confie
Le sort de mes jours!
Chasse le nuage,
Aide mon courage,*

*Au sein de l'orage,
Garde-moi toujours!*

Le prêtre adresse ensuite quelques paroles à la foule attentive: "Avec piété et confiance, mes frères, demandons à Dieu qu'il bénisse nos barques de même qu'il bénit l'Arche de Noé pour sauver le genre humain; qu'il nous tende la main, comme il la tendit à Pierre marchant sur les eaux; qu'il envoie ses anges pour nous garder de tous les orages et de tous les périls; qu'il bénisse nos voyages, notre pêche, tous nos labeurs, et qu'après l'heureuse traversée de cette vie, il nous fasse entrer dans le port assuré de l'éternelle béatitude". Élevant alors les mains vers le ciel, il prononce d'une voix lente et solennelle la formule liturgique:

Adjutorium nostrum in nomine Domini.

Tout le peuple, à genoux entre la mer profonde et le ciel, courbe la tête, et la même phrase sort à la fois de toutes les bouches: *Qui fecit celum et terram.* Puis le prêtre achève la prière, asperge les barques et fait sur elles le signe de la croix.

Certes, c'était là un superbe et grandiose spectacle! Le ciel, la mer, ces barques, cette église sur la falaise, les grands bois, deux mille têtes humblement courbées autour d'un seul homme en surplis et en étole, debout sur une barque, la croyance dans le cœur, l'exaltation dans le regard et dans la parole; puis les graves accents de la sainte prière qui monte au ciel en même temps que les murmures de la mer qui s'élèvent aussi vers Dieu.

De pareilles scènes s'emparent de l'âme; c'est un grand acte, un immense tableau, qui saisit, élève et ravit.

La bénédiction terminée, toutes les têtes se relèvent; le prêtre entonne lui-même le "*Salve Regina*", puis toute la foule, dans les barques et sur la falaise, poursuit en un ensemble saisissant de force et d'harmonie, et toutes les âmes s'unissent pour ne faire plus qu'une seule grande voix, un immense *crescendo*, dans cette modulation sublime de la douce prière tant de fois élanée, depuis des siècles et des siècles, vers le trône de Marie.

Nous étions encore sous l'effet de ce grand concerto de mille voix et de mille âmes, quand la grosse cloche de l'église fit de nouveau vibrer ses notes retentissantes pour nous avertir que la partie religieuse du programme était achevée. Les propos joyeux, les rires et les chansons ne tardèrent pas à se mêler et à monter dans les airs, pendant que les gens vigoureux, officiers de bord pour la circonstance, s'empres- saient de lever l'ancre et d'appareiller.

Prêtée de cœurs honnêtes et légers, d'amabilité et de jeunesse gaillardise, la flotte, pour se déployer à l'aise dans la grande baie, se hâta de sortir du bassin trop calme et trop petit pour les jeux et les abats nautiques qui devaient clore la liste des faits et gestes de la journée. De l'endroit où nous étions monillés, il était facile d'observer la manœuvre: on pouvait même parler aux barques à mesure qu'elles défilaient une à une ou deux par deux à côté de nous. Il était impossible de ne pas admirer cette belle et attrayante jeunesse de Lamee—qu'elle pardonne ma brutale vérité!—et nos touristes québécois n'en revenaient pas. Ces jeunes hommes de l'Acadie si bien faits et si vaillants, ces charpentes élégantes et bien musclées, ces physionomies ouvertes et franches, ces joues brunes par le hâle de la mer, ces figures couleur de travail et de santé, et ce sourire honnête et sympathique qui ne peut aller qu'aux traits de l'homme de cœur, tout était bien là pour donner le démenti le plus palpable et le plus catégorique à bien des assertions, à bien des contes, à bien des idées mal conçues. Et ces jeunes filles naviguant avec leurs frères qui les aiment, les respectent et n'en ont jamais honte; ces Acadiennes qui ne lisent jamais de romans, qui s'ornent de simplicité, de fleurs des champs, et